Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

41 (1903) Band:

Heft: 8

Autor:

Artikel: Monsieur le poète

Jaccottet, Georges DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199938

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Monsieur le poète.

J'avais fait sa connaissance à l'école de recrues. Bon camarade, gai, serviable, il était aimé de tous et s'était épris pour moi d'une affection sans bornes.

Chaque soir, avant l'extinction des feux, à la clarté mourante de la bougie de l'escouade qui laissait deviner sur la muraille l'alignement correct des paquetages, nous causions doucement.

A mon grand étonnement, le sujet qui passionnait ce brave paysan rougeaud, c'était la poésie. Assis au pied de mon lit, il s'animait et, secouant ses cheveux crépus, lançait triomphalement des affirmations stupéfiantes:

« Musset, Lamartine, Hugo, des enfants, des rimailleurs sans originalité; mais lis Verlaine, mon ami, lis Samain et tu m'en diras des nouvelles. »

Engourdi par la fatigue d'une journée de manœuvres, je me laissais bercer par ses périodes emphatiques, et peu à peu je m'endormais...

La sonnerie brutale de la diane me tirait de mes rêves, je sautais du lit et j'entendais Ambroise scander une phrase qui, dans son imagination, devait être un très beau vers:

«Pâle, idéalement, l'aube à l'horizon point ». Sur la plaine d'exercices, voyait-on, dans le brouillard du matin, passer un char de laitier, il me glissait à l'oreille:

« Admire, mon cher, cette diaphane apparition dans la brume crépusculaire ».

Mon étonnement allait croissant. Or, un jour qu'il m'avait confié que son père possédait une ferme importante dont son frère aîné avait la direction, j'eus la curiosité de lui demander : « Et toi, que fais-tu? »

Il baissa la voix, et d'un ton à la fois superbe et modeste murmura: « Moi, je suis poète, puis s'éloigna, me laissant savourer cette révélation

Le service prit fin, nous nous séparâmes avec une sincère émotion et je n'en entendis plus parler...

Un jour, cependant, comme je traversais un village du Gros-de-Vaud, je me souvins que c'était la patrie de mon soldat-poète.

Je m'informai. On m'indiqua une ferme carrée, massive, plantée au milieu d'un vaste domaine où les jeunes blés ondulaient sous la brise printanière.

Poussé par la curiosité, je suivis l'allée, sur laquelle, de loin en loin, des cerisiers étendaient leurs branches fleuries. A une vieille servante que je trouvai dans la cour, je demandai négligeamment.

« Monsieur Ambroise Boyard? »

Elle prit un air comiquement respectueux: « Monsieur le poète doit être dans son cabinet de travail », puis m'indiquant une porte

elle disparut. Je pénétrai dans ce sanctuaire où, sous l'inspiration de son génie familier, monsieur

le poète écrivait ses vers.

Personne dans la chambre, largement poudrée de poussière et où régnait un désordre qui devait être un effet de l'art.

Malheureusement, ce désordre n'était pas

On sentait cependant la recherche d'un luxe destiné à mettre une certaine harmonie entre l'inspiration du poète et les objets matériels.

Sur les murs, des tentures, des draperies bizarrement bariolées. Sur la cheminée et la commode, dispersés de côté et d'autre, des bibelots, des photographies, de curieux objets d'art; de ci, de là, des fleurs, de délicates plantes vertes dont les humbles pots de terre disparaissaient sous une légère draperie. Sur la table à écrire s'épanouissaient quelques roses superbes dont les têtes odorantes ombrageaient l'encrier de cristal, répandant leur

senteur forte dans l'air tiede de cette belle matinée de printemps.

Un gai rayon de soleil lutinait des feuilles de papier délicatement teinté de couleurs mourantes; sur les chaises, un fouilli de paperasses, publications récentes d'auteurs avantageusement méconnus. Partout des cartes de visite, immenses, flamboyantes: « Ambroise Bovard, poète ».

Je ne résistai pas à la tentation de lire les essais de mon auteur. A côté de la plume d'oie gisait une feuille mauve. Je lus:

« A monsieur le directeur du *Décadent*. Sonnet. » Puis au milieu d'un chaos de mots biffés, de ratures et de corrections qui s'entrelaçaient comme d'étranges mosaïques, cet unique vers répété une dizaine de fois:

« Dans la crépusculaire obscurité du soir ». Pauvre ami l Que d'heures pénibles il avait sans doute passées à versifier son sonnet pour s'arrêter piteusement à ce premier vers: « Dans la crépusculaire... »

Il montait par la croisée des bouffées tièdes et parfumées: là-bas, dans un bosquet, un merle égrenait ses roulades et lançait vers le grand ciel bleu ses trilles étourdissants.

Je poussai la porte vitrée et me trouvai dans un jardin coquet tout fleuri de roses superbes, d'œillets éclatants. Une glycine s'accrochait à la corniche du premier étage, grimpait le long des persiennes et ses derniers pétales tombaient lentement comme des gouttes d'encens.

Au milieu de ce parterre diapré, sous une tourelle qu'enguirlandait une clématite, une table ronde et, sur cette table, des feuilles de papier, toujours délicatement teinté, où je lus de nouveau le vers mystérieux:

« Dans la crépusculaire obscurité ... »

Mais toujours pas la moindre suite, pas la plus petite inspiration.

Je me pris à songer.

Ce pauvre Ambroise, sans doute, l'imagination gâtée par de fausses lectures, avait cru sentir en lui palpiter l'âme d'un poète, et voilà où il en était: « Dans la crépusculaire... »

Je me surpris à murmurer le proverbe : « A chacun son métier... »

Ma rêverie m'avait conduit jusqu'à la haie de noisetiers qui clôturait le jardin.

Derrière elle, dans un petit bois feuillu, un ruisseau gazouillait discrètement.

Je franchis la haie et reculai stupéfait. Ah! le directeur du *Décadent* pouvait attendre.

Monsieur le poète avait enlevé son habit, retiré ses souliers et ses bas, retroussé son pantalon jusqu'aux genoux et, glissant sur les cailloux moussus, pataugeant dans les flaques, oublieux de sa vocation de poète, des appels de sa Muse, oublieux du sonnet qui sous la tonnelle fleurie restait inachevé, monsieur le poète pêchait des écrevisses.

Georges Jaccottet.

Quemeint on païe s'n'avocat.

On minna mor dè pè Losena avâi fé gagni on crouïe bocon dè procès à on pourro diablio dè Dzoratai rappò à dâi dzenelliès qu'étan zelaïes picota à la messon su lo vesin. Quoque dzos aprì, ye reçut sa nota qu'étâi ma fà prau salaïe. Lo païsan, que n'étâi pas retso et que poave pas la payï avâi éta prâ à la dzornâ tsi l'avocat po ressi dau bou.

La dama dào monsu l'ìre onna granta chetze à qui ne restàve que duvé grantès deins dè dévant. A l'hora dè midzo, va queri l'ovrà po lo férè medzi. Lo païsan dut preindre pllièce à la granta trabllia et quemeint l'avài boun n'appétit, l'ut binstoù vu que n'ìre rein tan garnia.

— Vous qui êtes un homme pieux, l'âi dit la dama, faites la prière.

Et sein bargagni, lo païsan ye dit tot hiaut :

— Dieu baille dao pan ai pourro dzeins et ai retzos lao rontè lè deins.

Adan la fenna, que ne cognessai pas lo patois, démande à se n'homo ce que cllia preiré volliave dere :

Peindaint que l'avocat lài baillessai l'esplicachon, noutron païsan n'a zu que le teimps dè fotre lo camp et on pou rido onco!

Mâ ein decheindeint lè z'égras quemeint on einludzo peinsâve ein sé-mîmo: « L'est dinse qu'on païe s'n'avocat! » DJAN-DANIET.

Tous de Berne.

Vous ne savez pas laquelle? nous écrit-on. Personne jusqu'ici n'a soufflé mot de cette affaire. C'est seulement hier qu'on nous l'a contée. Il s'agit de Barnum. Il est un peu tard pour en parler encore, nous le reconnaissons, mais que voulez-vous, on ne peut dire les choses avant de les savoir.

De Lausanne, vous vous en souvenez, Barnum s'en est allé à Berne. Or, en route, entre Palézieux et Châtillens, à ce que l'on dit, il a perdu un de ses ours.

C'était un fàcheux contre-temps. Mais enfin, le mal n'était pas si grand que cela, puisque Barnum se rendait à Berne, où, pensait-il, il lui serait plus facile qu'en tout autre lieu de remédier au dommage.

En descendant de wagon, Barnum s'en fut donc droit auprès des autorités bernoises, les priant de vouloir bien lui vendre ou tout au

moins lui louer un ours.

« Désolé, mon cher monsieur, lui reponditon, mais, pour le moment, nous avons tout juste ce qu'il nous faut; notre réserve est épuisée. Les ours deviennent de plus en plus rares en Suisse, même à Berne. Seulement, il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. Nous avons ici deux ou trois de nos concitoyens qui « fontl'ours » dans les cortèges officiels, aux tirs fédéraux, aux inaugurations, etc.; c'est à s'y méprendre. Tenez, voici leur adresse. Dites-leur que vous venez de notre part et je suis sûr que l'un ou l'autre d'entre eux vous rendra très volontiers ce service à des conditions raisonnables. L'important est de ne pas les laisser avoir soif; vous savez, dans ces peaux d'ours, ce n'est pas tout plaisir.»

Barnum se rendit aux adresses indiquées et réussit du premier coup. Ce diable d'homme a toujours les poches bourrées « d'arguments irrésistibles », comme disait Basile.

A l'ouverture de la ménagerie, la collection d'ours était au complet. Mani avait une cage pour lui seul. On n'avait pas osé le mettre d'emblée avec ses congénères; on avait quelques craintes.

A côté de la cage de Mani était celle du tigre royal.

Comment cela se fit-il? on se le demande encore; mais, au beau milieu d'une représentation, la porte de communication s'ouvrit et le tigre pénétra dans la cage de l'ours.

Le contrat d'engagement passé entre Barnum et Mani n'avait pas prévu cette entrevue.

Effrayé, tremblant de tous ses membres, Mani se blottit dans un coin de sa cage et attendit, dans une anxiété que partageaient tous les spectateurs, ce qui allait se passer.

Le tigre examina un moment l'ours, puis se dirigea droit vers lui.

Personne n'osait bouger; l'angoisse était sur tous les visages.

Alors, le tigre, donnant la patte à l'ours:

« Hæb kæi angscht, ich bin au en Berner. »

(N'aie pas peur, je suis aussi de Berne.) M. et R.